

Days Without End de Sebastian Barry (2016) et la lecture en contrepoint d'Edward Said

Bien que reconnu comme l'un des écrivains les plus talentueux et prolifiques de sa génération, et nommé « Laureate for Irish Fiction » en 2018, Sebastian Barry a souvent été attaqué par la critique pour la position idéologique qu'il adopte dans la plupart de ses œuvres, souvent résumée par l'étiquette commode et facile de « révisionniste ». Ainsi dans le seul ouvrage qui lui ait été entièrement consacré à ce jour, *Out of History*, publié en 2006, Elizabeth Butler Cullingford affirme : « Barry borrows the rhetoric of silencing from radical critics and appropriates it for conservative ends : his desire to give voice to the historically occluded native collaborator is a literary extension of the project of historical revisionism »¹. Pour sa part Liam Harte dans son ouvrage *Reading the Contemporary Novel 1987-2007* reproche à Barry de mettre son talent rhétorique au service d'une cause politique que Harte réproouve : ainsi à propos de *A Long Long Way* il écrit : "Barry's political agenda of not merely recuperating but exalting the sacrifice of the ordinary Irish volunteer in the First World War causes him to take a number of rhetorical risks that (...) result in the simplification of the novel's subjects and a diminishment of its emphatic and experiential power"².

Ces critiques sont justifiées par le choix fait par Barry de mettre en scène dans tous ses écrits—qu'il s'agisse de ses pièces de théâtre ou de ses romans—des personnages situés à contrecourant de l'histoire officielle de la nation irlandaise. Cette histoire officielle, comme on a encore pu le constater à l'occasion de la célébration du centenaire du Soulèvement de Pâques 1916, est nourrie par un discours anticolonial célébrant la lutte des républicains contre l'impérialisme britannique. Le mot « collaborator » utilisé par Elizabeth Butler Cullingford dans la phrase citée plus haut désigne des personnages qui ont choisi le mauvais camp au mauvais moment : il en va ainsi de Thomas Dunne dans *The Steward of Christendom*, ancien chef de la Dublin Metropolitan Police et qui à ce titre participa dans sa jeunesse à la répression de la grande grève de 1913 ; d'Eneas McNulty dans *The Whereabouts of Eneas McNulty* qui s'engage lui aussi dans la Royal Irish Constabulary ; ou de Willie Dunne, déjà mentionné, qui s'engage dans l'armée britannique en 1914 dans *A Long Long Way*. Cependant le choix provocateur d'inciter le lecteur à éprouver non pas de la répréhension

¹ Elizabeth Butler Cullingford, "Colonial policing: *The Steward of Christendom* and *The Whereabouts of Eneas McNulty*" in *Out of History: essays on the Writings of Sebastian Barry*, edited by Christina Hunt Mahony, Washington: the Catholic University of America Press, 2006.

² Liam Harte, *Reading the Contemporary Irish Novel 1987-2007*, Chichester, Sussex, Wiley Blackwell, 2014, p. 201.

mais de la compassion à l'égard de ces personnages définis par Fintan O'Toole comme « history's leftovers, men and women defeated and discarded by their times.. misfits, anomalies, outlanders »³, s'est encore élargi dans les œuvres plus récentes de Barry. Il s'y livre à une critique encore plus radicale du rôle des Irlandais dans l'empire britannique et à une remise en cause du statut de peuple opprimé que le discours nationaliste tend depuis longtemps à faire valoir, et qui va jusqu'à comparer le destin des Irlandais à celui des Africains réduits en esclavage. Plutôt que d'établir une ligne de partage claire entre les opprimés et les oppresseurs, les colonisateurs et les colonisés, les bonnes victimes et les mauvaises, Barry s'attache à brouiller les identités, les appartenances et les catégories, montrant que le destin d'un individu est toujours le résultat de choix ou d'orientations hybrides, multiples et réversibles, et que les histoires des peuples auxquelles ces individus se trouvent mêlés se croisent plus souvent qu'elles ne s'opposent. C'est pourquoi je propose d'appliquer à la vision de l'histoire irlandaise telle que Barry l'incarne et la représente la notion inventée par le critique postcolonial Edward Saïd dans *Culture and Imperialism* de « contrapuntal reading », ou lecture en contrepoint, terme que l'essayiste avait emprunté à la théorie musicale, et qui suggère que le pouvoir dominant, à travers la culture et surtout la littérature, laisse toujours s'exprimer des voix qui le contredisent, faites « d'opposés, de négatifs et d'oppositions »⁴. Je souhaite ici mettre en relief comment Barry cherche à rompre l'équilibre instauré par l'interprétation dominante de l'histoire irlandaise, qui établit que les Irlandais étaient du côté des opprimés et des victimes, en lui opposant le négatif incarné par des personnages prenant leur part dans l'oppression et la victimisation d'autres peuples, et ceci surtout à travers une lecture de son roman le plus récent à ce jour, *Days Without End*, paru en 2016.

Dans *Days without End*, Barry met en scène un personnage, qui comme toujours dans ses écrits, est lié à une des familles imaginaires qu'il a construites au fil de son œuvre, les Dunnes ou les McNulty, procédé qui lui permet de suggérer que l'individu est toujours assigné d'une manière ou d'une autre à une identité ethnique, religieuse ou même politique dont il hérite pour le meilleur et pour le pire. L'option du pire est le plus souvent celle que doivent affronter les personnages de Barry, qui semblent devoir payer pour les fautes commises par leurs pères. Willie Dunne dans *A Long Long Way* trouve la mort dans l'armée anglaise dans laquelle il

³ Fintan O'Toole, « Introduction : A True History of Lies », Sebastian Barry, *Plays I*, London, Methuen, 1997, p.vii.

⁴ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, Londres, Vintage, 1994, p. XII.

s'enrôle sous l'influence de son père Thomas, sa jeune sœur Lily, protagoniste de *On Canaan's Side* épouse un Black and Tan que lui présente son père et doit ensuite s'enfuir aux Etats-Unis, poursuivie par l'IRA.

Comme dans *The Secret Scripture* ou dans *On Canaan's Side*, où s'entendaient les récits à la première personne de deux femmes très âgées, Roseanne McNulty et Lilly Bere, l'écriture de Barry parvient dans *Days Without End* à imiter la voix singulière d'un personnage narrateur, d'un âge également indéfini, et qui raconte sa longue histoire, 'thinking of the days without end of my life' comme il le dit⁵. Thomas McNulty, originaire de Sligo comme ses descendants qui apparaissent dans des romans précédents, échappe encore enfant à la Famine en embarquant, seul, pour les Etats-Unis, où il rencontre John Cole, un garçon de 14 ans de descendance indienne qui devient son compagnon pour la vie. Tous deux sont embauchés quelque temps comme danseurs travestis dans un saloon du Missouri, avant de s'engager dans l'armée, où ils combattent d'abord pendant les guerres indiennes, puis pendant la Guerre de Sécession dans l'armée de l'Union. Entre ces deux périodes militaires les deux hommes s'installent dans le Midwest, Thomas ayant décidé de s'habiller en femme, en compagnie d'une jeune indienne qu'ils ont recueillie après que ses parents ont été tués au cours d'un raid de l'armée. On le voit, Barry brouille ici toutes les lignes qui séparent et sont supposées définir et contraindre les identités, qu'elles soient nationales, ethniques, ou même de genre. De plus, l'utilisation d'un narrateur auto-diégétique caractérisé par une certaine dose d'innocence et de naïveté—procédé qui lui a d'ailleurs été reproché par Liam Harte qui parle à propos de *A Long Long Way* de « pervasive beatification of Willie's innocence »⁶—lui permet de ne pas introduire de commentaire dans la narration, et donc de ne pas porter de jugement sur la conduite du personnage. Si Barry invite ainsi le lecteur à accepter l'orientation sexuelle de Thomas sans aucun questionnement et comme allant de soi, il n'en va cependant pas de même de ses engagements dans la vie publique, qui se révèlent aussi problématiques que ceux de son descendant Thomas Dunne dans *The Steward of Christendom*, de Eneas dans *The Whereabouts of Eneas McNulty* ou du mari de Lily Dunne dans *On Canaan's Side*. En effet Thomas et John sont amenés en tant que tunique bleue à participer à des massacres de populations indiennes, dont Barry n'épargne pas les descriptions horribles. Mais tandis que dans *A Long Long Way* les descriptions de scènes de bataille n'étaient pas dénuées d'une certaine exagération gothicisante, destinée à susciter la pitié et la compassion du lecteur pour les soldats tués ou blessés, ici Barry insiste sur l'instinct meurtrier qui anime son personnage :

⁵ Sebastian Barry, *Days Without End*, p. 46.

⁶ Liam Harte, p. 212.

We saw the shapes of Indians and stabbed them with our bayonets. We worked back and forth through the milling bodies and tried to kill everything that moved in the murk. Two, three, four fell to my thrust, and I was astonished not to be fired on, astonished at the speed and **the horror** of the task, and the **exhilaration** of it, my heart now not racing but burning in my breast like a huge coal; **I stabbed and I stabbed**. I saw John Cole stabbing, I heard him grunting and cursing. **We wanted the enemy stilled and destroyed** so that we could live ourselves. (...). Then all the work seemed done and all we heard then was the crying of survivors, the terrible groaning of the wounded. The smoke cleared and we saw at last something of the battlefield. Then my heart shrank in its nest of ribs. It was just women and children all around us. Not a brave among them“ (36).

Cet extrait du roman, ainsi que d'autres, qui met en scène un jeune Irlandais participant au massacre d'innocentes victimes, surtout des femmes et des enfants, et y prenant un plaisir instinctuel et sauvage, s'inscrit bien sûr à l'encontre de tous les discours mettant en relief l'oppression dont fut victime le peuple irlandais à travers les siècles, discours que l'historien Liam Kennedy a caricaturé en inventant l'acronyme MOPE, pour « The Most Oppressed People Ever ». ⁷ La rhétorique nationaliste irlandaise a souvent eu recours à des comparaisons entre la souffrance des Irlandais et celle d'autres peuples opprimés. Dans un article publié en 2005 dans *Journal of British Studies*, l'historien David Wilson rapporte que Roger Casement avait déclaré au cours de la crise du Home Rule : “The ‘white Indians’ of Ireland are heavier on my heart than all the Indians of the rest of the earth.” ⁸ Quelques années plus tôt, Casement avait tenté d'enrôler les nationalistes irlandais dans la lutte anti-coloniale au Congo, justifiant cet engagement “in the light of our past history and of all that the native Irish suffered at the hands of exploiters and exterminators.” L'idée que les Irlandais à travers l'histoire étaient nécessairement solidaires d'autres peuples opprimés car soumis à la même expérience d'une domination coloniale, ne s'est cependant pas limitée à l'époque de la lutte pour l'autonomie ou l'indépendance, et David Wilson cite en particulier Luke Gibbons affirmant dans un article intitulé “‘The Return of the Native’: The United Irishmen, Culture and Colonialism,” publié

⁷ Liam Kennedy, *Colonialism, Religion and Nationalism in Ireland* (Belfast, 1996), pp. 167–223.

⁸ David A. Wilson *Whiteness and Irish Experience in North America*, University of Toronto *Journal of British Studies*, Vol. 44, No. 1 (January 2005), pp. 153-160

en 2003, que les Irlandais Unis ‘ressentaient une profonde indignation devant le traitement des esclaves et des Indiens aux Etats-Unis » (« expressed profound misgivings over the treatment of slaves and Indians in the United States ») et souhaitaient défendre les droits des cultures indigènes menacées (“the rights of endangered, native cultures »). Dans le même article Gibbons affirme aussi l’existence parmi les Républicains d’une solidarité inter-culturelle (“cross-cultural solidarity,”) et de la croyance que les droits humains devaient s’appliquer à toutes les cultures ainsi qu’à tous les individus » (« that the rights of man applied to cultures as well as individuals »)⁹. Pourtant l’historien David Wilson réfute cette assertion, rappelant par exemple que William Duane, l’un des leaders des Irlandais Unis exilé aux Etats-Unis, recommandait que les Afro-Américains soient enrôlés dans l’Armée américaine ‘afin de sauver le plus grand nombre de Blancs’ (“to save so many of the whites”), et affirmait que les esclaves noirs étaient bien mieux traités en Amérique que leurs ancêtres ne l’avaient été en Afrique. Wilson rappelle aussi que les preuves sont nombreuses que beaucoup d’Irlandais prirent une part active et enthousiaste dans la construction des deux grands empires du monde occidental–britannique et américain– ce qui les place ‘indiscutablement du côté des Blancs » (Yet the evidence that many Irish people were active and enthusiastic participants in the two great empires of the modern world—the British and the American— unquestionably puts them on the white side of the line).

On peut par exemple rappeler que de nombreux républicains irlandais exilés aux Etats-Unis se montrèrent d’ardents défenseurs de l’esclavage, le plus célèbre d’entre eux étant le leader fenian John Mitchel, qui s’exprima publiquement en faveur de l’esclavage et perdit deux fils engagés dans l’armée des confédérés. Raciste déclaré, Mitchel expliquait que les Noirs étaient un peuple inférieur et que les esclaves étaient bien plus heureux dans les plantations du Sud des Etats-Unis que les paysans affamés du Comté de Mayo¹⁰. Dans un livre intitulé *American Slavery, Irish Freedom: Abolition, Immigrant Citizenship, and the Transatlantic Movement for Irish Repeal (Antislavery, Abolition, and the Atlantic World)*¹¹ publié en 2010, Angela F. Murphy montre elle aussi que pour diverses raisons, beaucoup d’Irlandais émigrés aux Etats-Unis n’étaient pas en faveur de l’abolitionnisme. L’un des ouvrages le plus connu consacré à

⁹ Luke Gibbons, “‘The Return of the Native’: The United Irishmen, Culture and Colonialism,” in *1798: A Bicentenary Perspective*, ed. Thomas Bartlett, David Dickson, Daire Keogh, and Kevin Whelan (Dublin, 2003), pp. 66–67, 70, 74.

¹⁰ Voir “Southern Citizen: John Mitchel, the Confederacy and Slavery”, *History Ireland*, [18th–19th - Century History, Features, Issue 3 \(May/June 2007\), Volume 15](#).

¹¹ Angela F. Murphy, *American Slavery, Irish Freedom: Abolition, Immigrant Citizenship, and the Transatlantic Movement for Irish Repeal (Antislavery, Abolition, and the Atlantic World)* Baton Rouge: Louisiana State University Press 2010.

l'attitude des Irlandais émigrés aux Etats-Unis vis-à-vis des Noirs est celui de Noel Ignatiev, *How the Irish Became White*¹², dans lequel il explique que, bien qu'arrivés comme victimes de l'oppression et de la stigmatisation coloniale britannique, les Irlandais comprirent rapidement que pour réussir leur intégration dans la société américaine ils devaient se distinguer de la classe sociale la plus proche d'eux, c'est-à-dire les Noirs, et donc soutenir activement tout ce qui pouvait maintenir ces derniers dans un état d'infériorité et d'oppression, comme l'esclavage ou la ségrégation. Dans l'article déjà cité, David Wilson suggère par ailleurs que les Irlandais exilés aux Etats-Unis se considéraient comme appartenant à une race supérieure : 'Being Celtic distinguished the Irish from Native Americans. When one British politician in the United States compared the "savage Celt" with the "savage Indian," the Irish in Boston reacted with outrage and underlined the sophistication of ancient Celtic civilization'.

John Mitchel essaya de décourager les Irlandais de s'enrôler dans l'Armée de l'Union et de se battre pour un gouvernement qui selon lui n'avait aucune considération pour eux : 'they are to be made use of precisely as the poor negroes are—thrust to the front in every fight, and thrown aside afterwards as broken tools'. Ce discours ne fut pas entendu par tous, car selon Susannah Ural Bruce dans un livre intitulé : *The Harp and the Eagle: Irish-American Volunteers and the Union Army, 1861-1865*,¹³ des milliers d'immigrés irlandais—environ 150.000—s'enrôlèrent dans l'armée de l'Union et apportèrent une contribution significative à l'effort de guerre, même s'ils furent également nombreux à rejoindre les Confédérés—environ 20.000. Bruce mentionne en particulier la célèbre Irish Brigade, créée et dirigée par le Général Thomas Francis Meagher (ma :r), né dans le Comté de Waterford en 1823, leader des Young Irelanders en 1848 et exilé en conséquence par les Britanniques dans la colonie de Tasmanie, d'où il rejoignit les Etats-Unis en 1852. A la tête de sa compagnie il s'illustra particulièrement dans la bataille de Fredericksburg, face à des Confédérés menés par un officier également irlandais. La Irish Brigade fut remarquée pour sa bravoure, mais aussi pour le massacre d'une grande partie des soldats qui la composaient.

Ce sont évidemment tous ces faits qui fournissent à Sebastian Barry la matière romanesque de *Days Without End*, et de quoi satisfaire le désir qui l'habite depuis le début de sa carrière de faire entendre une autre voix que celle du discours dominant dans son pays, c'est-à-dire le récit d'une longue oppression dont les Irlandais se seraient libérés au prix d'une lutte acharnée

¹² Noel Ignatiev, *How the Irish Became White*, New York, Routledge, 1995.

¹³ Susannah Ural Bruce, *The Harp and the Eagle: Irish-American Volunteers and the Union Army, 1861-1865*, New York and London, New York University Press, 2006.

pour la liberté et l'indépendance. Il ne s'agit pas pour Barry de nier cette réalité, mais de rappeler d'autres faits volontairement écartés de la mémoire nationale. En faisant de Thomas McNulty un rescapé de la Famine qui participe au massacre des Indiens, il suggère un parallèle entre le discours sur la victimisation des Irlandais—ce que l'historien David Wilson appelle le stéréotype de la victime ethnique (« ethnic victim stereotype ») – et l'histoire d'autres peuples, peut-être encore davantage victimes de l'oppression et de la ségrégation. Déjà dans *On Canaan's Side*, Barry faisait se confronter Lily Dunne, l'Irlandaise émigrée aux Etats-Unis, au destin de son amie Cassie, descendante d'esclave noir. Lily elle-même se retrouve mariée avec un homme dont elle découvre tardivement qu'il est Noir, et met au monde enfant mulâtre, franchissant ainsi sans le vouloir la fameuse « colour line ».

C'est cette cohabitation de deux réalités historiques parallèles, impliquant des rapports d'oppression et de domination, mais dont l'une est mise en sourdine, qui appelle selon le théoricien du colonialisme Edward Saïd, une lecture en contrepoint, « contrapuntal reading », formule qu'il emprunta à la musique. Dans *Culture and Imperialism* Saïd la définit ainsi : "It is reading with awareness both of the metropolitan history that is narrated and of those other histories against which (and together with which) the dominating discourse acts"¹⁴.

Il peut paraître paradoxal, voire dénué de sens, de vouloir lire l'histoire irlandaise comme celle d'une nation dominante, alors qu'il est évident que l'Irlande fut elle-même occupée, colonisée, annexée, et les Irlandais catholiques privés de leurs droits pendant des siècles. Mais plus qu'aux faits eux-mêmes, Saïd s'intéresse aux récits qui en ont été tirés, y compris à travers la littérature : c'est ainsi que dans *Culture and Imperialism* il étudie *Mansfield Park* de Jane Austen, *Great Expectations* de Charles Dickens, *Heart of Darkness* de Joseph Conrad, en procédant à ce qu'il nomme une 'relecture', (a'reading back') consistant à révéler la présence cachée mais cruciale de l'empire dans les textes canoniques ('the 'submerged but crucial presence of empire in canonical texts')¹⁵. Il compare l'imbrication des récits dominants et des récits submergés dans la littérature occidentale à la composition musicale : 'in the counterpoint of western classical music, various themes play off one another, with only a provisional privilege being given to any particular one; yet in the resulting polyphony there is concert and order, an organized interplay that derives from the themes, not from a rigorous melodic or formal principle outside the work'.¹⁶ Le but d'une lecture en contrepoint

¹⁴ Edward Saïd, *Culture and Imperialism*, London, Random House, 1993, p. 51

¹⁵ Bill Ashcroft and Pal Ahluwalia, *Edward Saïd: The Paradox of Identity* (London: Routledge, 1999), 93.

¹⁶Saïd, *Culture and Imperialism*, p. 59–60

est donc non pas de privilégier un récit en particulier mais de faire entendre ce que Said appelle ‘the intermeshed, overlapping, and mutually embedded histories of metropolitan and colonised societies’. Dans *Days Without End* Barry rappelle ainsi que les Irlandais n’ont pas toujours été d’un seul côté de l’histoire, que leur destin s’est trouvé inextricablement mêlé à celui de l’empire. Il évoque la manière dont, en traversant l’Atlantique les Irlandais ont pu passer du statut de victime de l’oppression à celui de complice de l’opresseur, rendant ainsi inopérantes les lignes de partage bien nettes visant à ne laisser entendre qu’un seul thème, qu’une seule voix, qu’un seul récit. Said croyait fondamentalement au croisement et à l’hybridité des histoires et des cultures : « cultural forms are hybrid, mixed, impure »¹⁷. Dans *Days Without End* Barry suggère que l’hybridité caractérise non seulement les formes culturelles mais aussi les identités individuelles. En imaginant l’histoire d’amour qui unit Thomas McNulty à son ami John Cole, Barry ne fait pas que rendre hommage à l’homosexualité de son fils, comme il l’a déclaré dans des interviews. Le travestissement des jeunes gens en femmes lorsqu’ils sont employés comme danseuses dans un saloon, ainsi que leur décision de vivre en couple avec leur « fille » indienne Winona, sont des signes visibles de l’hybridité, de l’impureté, du croisement des histoires et des identités, auquel croyait Said : “ No one today is purely one thing. Labels like Indian, or woman, or Muslim, or American are no more than starting-points, which if followed into actual experience for only a moment are quickly left behind. Imperialism consolidated the mixture of culture and identities on a global scale. But its worst and most paradoxical gift was to allow people to believe that they were only, mainly, exclusively, white, or black, or Western, or Oriental”¹⁸. Dans *Days Without End* Barry illustre la nécessité d’abolir les lignes de partage entre les genres et entre les identités, et participe à sa critique de toute forme d’essentialisme, y compris le discours d’exceptionnalisme qui assigne aux Irlandais un statut univoque de victime. Il pousse ici encore plus loin que dans ses romans précédents l’idée que les identités ne sont pas fixes, qu’il s’agisse de genre, de nationalité, ou de couleur de peau, que les lignes de partage ne sont pas stables, même celles qui séparent les colonisateurs des colonisés. Si cette fluidité des identités permet ce que Judith Butler a appelé le trouble dans le genre, elle entraîne aussi dans un autre domaine que les anciennes victimes du racisme et de l’oppression peuvent changer de rôle et devenir oppresseurs à leur tour, présentant là l’un des aspects les plus terrifiants de l’histoire moderne de l’humanité.

¹⁷ Said, p.14.

¹⁸ Said, p. 408.